

« Aperçu sociologique sur le Québec », *Revue de l'Institut de Sociologie*. Université libre de Bruxelles, 1968-1. \$5.00.

Fernand Harvey

Volume 23, numéro 1, juin 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302867ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302867ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, F. (1969). Compte rendu de [« Aperçu sociologique sur le Québec », *Revue de l'Institut de Sociologie*. Université libre de Bruxelles, 1968-1. \$5.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(1), 150–154.
<https://doi.org/10.7202/302867ar>

“Aperçu sociologique sur le Québec”, *Revue de l'Institut de Sociologie*. Université libre de Bruxelles, 1968-1. \$5.00.

Le numéro spécial de la *Revue de l'Institut de Sociologie* témoigne, une fois de plus, de l'intérêt que l'on porte, outre-Atlantique, à l'évolution actuelle du Québec. Conçu d'abord pour les Européens, ce numéro spécial vise à donner au lecteur, un aperçu de certains problèmes, tels la fécondité, la langue, la religion, l'idéologie. Les auteurs ont choisi une approche, soit monographique, soit générale.

Jacques Brazeau, dans sa monographie: “La question linguistique à Montréal”, établit une classification des institutions québécoises: 1 — les institutions d'envergure nationale; 2 — les institutions régionales; 3 — les institutions à caractère ethno-culturel. Le rôle prédominant de la langue anglaise, selon l'A., a permis à la population anglophone de Montréal de jouir d'une autonomie culturelle dont les autres groupes étaient dépourvus. Le bilinguisme, tant au niveau gouvernemental qu'au niveau de l'entreprise privée, a permis à un groupe de Canadiens français de servir d'intermédiaires entre la masse de la population francophone et les cadres supérieurs unilingues anglophones.

Quant à l'idéologie de la liberté linguistique, il semble qu'elle ait favorisé l'usage de l'anglais.

Colette Carisse se penche sur le problème de la fécondité au Québec.¹ Après avoir établi les causes du taux élevé de fécondité de la famille canadienne-française traditionnelle, l'auteur fait état d'une recherche récente qui laisse voir une évolution des aspirations traditionnelles de la femme canadienne-française, sous l'influence de la société industrielle.

Philippe Garigue² aborde le problème du nationalisme au Canada français. Selon l'A., le nationalisme canadien-français n'est pas l'extension dans la vallée du St-Laurent des mouvements catholiques européens ou de la pensée française d'Ancien Régime; "il découle d'abord de l'ensemble des attitudes et des sentiments des Canadiens français en tant que groupe". Le nationalisme est donc considéré comme un phénomène social, comme l'expérience d'une collectivité. L'A. brosse un tableau historique du nationalisme canadien-français en insistant sur les rapports de force entre Canadien français et Canadiens anglais. Dans cette perspective, la mise en minorité des Canadiens français, à l'époque de Durham, provoque une nouvelle orientation de leur nationalisme, lequel sera centré désormais sur le thème de la survivance. A la fin du XIXe siècle, deux nationalismes partagent les Canadiens français: le nationalisme "pan-canadien" et le "repliement provincial". Cette deuxième forme de nationalisme a évolué dans le Québec contemporain pour se transformer en un nationalisme "étatique". Le carrefour actuel du sens national découlerait "à la fois des aspirations nationales des Canadiens français, de la présence de nouvelles élites, et de la naissance d'un nationalisme dont les symboles sont spécifiquement et uniquement québécois".

Guy Rocher³ insiste sur l'importance de l'étude des élites d'une société, car celles-ci fournissent au chercheur un angle de vision privilégié et lui permettent d'étudier une société à partir de ses éléments les plus dynamiques. L'étude des élites par les sociologues est encore peu développée car la sociologie contemporaine s'éveille à peine à l'importance de l'évolution historique. L'A. établit un lien entre la multiplication des élites et le changement social. Il semble, en effet, que la société moderne favorise une complexité croissante des élites et que les périodes de changement rapide suscitent leur prolifération. Dans la société

¹ C. Carisse, "Fécondité et famille au Canada français".

² P. Garigue, "Le carrefour actuel du sens national".

³ G. Rocher, "Multiplication des élites et changement social au Canada français".

dite "traditionnelle", l'élite avait tendance à être "unifiée, intégrée et parfois monolytique". La société moderne, au contraire, "est caractérisée par une plus grande diversité des élites, correspondant à la fois à la différenciation des structures et à l'hétérogénéité de l'univers des valeurs".

D'après Guy Rocher, il faut cependant se garder d'établir un lien nécessaire entre élites et pouvoir politique, comme l'ont fait certains sociologues. Une telle vision risquerait de cacher la variété croissante des élites et la diversité de leurs fonctions et de leur action dans la société contemporaine. En conséquence, une élite est définie comme "étant formée de personnes ou d'un groupe de personnes dont l'action est significative pour une collectivité ou un groupe et qui y exercent une influence, soit par le pouvoir ou l'autorité dont ils jouissent, soit par les idées, les sentiments ou les émotions qu'ils expriment ou qu'ils symbolisent". Abordant le cas du Canada français, l'A. distingue trois classes principales d'élite: les élites d'experts (grands commis de l'Etat provincial, élites d'affaires), les élites idéologiques (traditionnelles: clergé, hommes politiques, journalistes, historiens; nouvelles: universitaires, étudiants, syndicalistes ouvriers) et les élites symboliques (artistes de radio et T.V., chansonniers). Face aux pressions anglo-saxonnes, l'autonomie des élites canadiennes-françaises de l'avenir, engagée dans la modernisation du Québec, reste encore problématique.

Marcel Rioux, pour sa part, étudie le Québec sous l'angle des idéologies.⁴ L'étude des idéologies permet de mieux saisir le cheminement en profondeur d'une société globale. S'appuyant sur des travaux d'historiens et de sociologues, Rioux distingue trois moments qui ont transformé le plus profondément l'histoire du Québec: la Conquête de 1760, la décennie de l'Insurrection de 1837-38 et la décennie 1939-49. Ces trois étapes ont favorisé la naissance et le développement de divers courants idéologiques. La première idéologie naît vers 1810. L'élite laïque qui la définit se compose de gens des professions libérales qui considèrent le Québec comme une nation et qui envisagent l'indépendance à long terme. L'Insurrection de 1837-38 vient mettre fin à ce projet de société globale. La décapitation de la bourgeoisie libérale permet au clergé de "reprendre son ascendant sur le peuple avec l'aide du pouvoir britannique". Selon Rioux, le rapport Durham et l'Acte d'Union "marquent un tournant très important dans l'histoire du Québec" et il faudra attendre la fin des années 1950 "pour retrouver une autre période aussi impor-

⁴ M. Rioux, "Sur l'évolution des idéologies au Québec".

tante du point de vue idéologique". Le clergé élabore donc la seconde idéologie : celle de la conservation et de la compensation. Durant cette période qui dure plus de cent ans, cette idéologie de conservation est largement dominante, bien qu'il existe d'autres courants qui demeurent minoritaires et souvent étouffés.

Après la 2e guerre mondiale, naît une idéologie de contestation et de rattrapage qui groupe des syndicalistes, des intellectuels, des journalistes, etc. Cette nouvelle idéologie dénonce l'idéologie de conservation, critique la culture québécoise traditionnelle et prône le rattrapage du Québec face à l'Amérique du Nord. Il semble cependant que l'aspect positif de cette idéologie de contestation ait été peu développé. Enfin, une idéologie plus récente naît vers les années 1960. Cette idéologie de développement et de participation rejoint la première idéologie, celle d'avant l'Union de 1840, car elle considère que le Québec est une société qui doit s'autodéterminer et conquérir son indépendance. "La plus grande mutation que cette idéologie représente, par rapport aux deux dernières (conservation et rattrapage), c'est qu'elle se fait une idée différente de l'homme et de la société en général et en particulier de l'homme québécois et de la société." Quant à l'avenir, il demeure problématique.

Ce numéro spécial contient aussi une introduction de Jacques Dofny⁵, un article de Jean-Charles Falardeau sur la littérature québécoise⁶ et un article de Norbert Lacoste sur "la morphologie religieuse de Montréal".⁷

Les sociologues qui étudient le Québec contemporain en tant que société globale sentent le besoin, en général, de relier leur explication du présent à l'évolution historique de la société canadienne-française. Malheureusement, leurs explications du passé sont souvent imprécises ou généralisantes. Une telle situation tient sans doute au fait que l'aperçu historique ne sert que d'introduction au sujet lui-même. On retrouve cette attitude chez plusieurs collaborateurs de ce numéro spécial. Il n'en demeure pas moins que le sociologue n'est pas, en général, un spécialiste du passé. Il aurait cependant été intéressant, pour éviter les recoupements, d'y trouver un article centré sur la société traditionnelle au Canada français. Deux articles, dans ce numéro, méritent une attention spéciale : celui de Guy Rocher sur les élites canadiennes-françaises, et celui de Marcel Rioux sur les idéologies. Ces deux auteurs explicitent leur cadre théorique avant d'aborder leur sujet. Leur perspective de travail méri-

⁵ J. Dofny, "Le Québec et la sociologie québécoise".

⁶ J.-C. Falardeau, "Le Québec n'est plus un passé mais un avenir".

⁷ N. Lacoste, "La morphologie religieuse de Montréal".

terait d'être approfondie par les historiens. D'une façon générale, ce numéro spécial destiné à l'étranger, n'apporte rien de neuf à l'historien sur le plan des recherches historiques; cependant, cette "nouvelle lecture" du présent que la sociologie offre à l'historien peut, par la suite, lui permettre d'interroger le passé à partir de perspectives nouvelles et de concepts plus rigoureux.

*Étudiant en sociologie
Université Laval*

FERNAND HARVEY